

Pellerin (Denis)
Échographies

Publié :

« Notre histoire qui revient », *SPIRALE*, 83, novembre 1988, p.5.

Titre : NOTRE HISTOIRE QUI REVIENT

bloc :

DENIS PELLERIN,

Oeuvres récentes, Musée de la ville de Lachine, 3 septembre au 9 octobre;

Installation - Sculptures, dans la cour du Cheval Blanc, à partir du 18 juillet.

Denis Pellerin, Oeuvres récentes, Musée de la ville de Lachine, 3 septembre au 9 octobre; Installation - Sculptures, dans la cour du Cheval Blanc, à partir du 18 juillet.

Il y a un risque à confronter notre croyance dans l'Art à certaines oeuvres, on y croit un peu moins et on gagne en respect pour ces oeuvres. Les travaux de Denis Pellerin sont de ces oeuvres qu'on ne peut considérer avec la hauteur de l'historien de l'art qui peut dire exactement quand la représentation finit et l'autoréférentialité commence. Car c'est l'histoire du spectateur qui est déterminante : l'image fixée sur le papier est ce qui *revient* lorsque nous sommes allés *au-devant* - au devant de quoi ?

Il y a des choses à dire - auparavant - sur la perception et le Réel. D'abord on ne conçoit plus que la perception puisse se faire sans perte d'énergie, sans émission d'un message. Que ce soit l'échographie d'un fœtus ou la reconnaissance radar, percevoir c'est émettre et recueillir ce que l'on a soi-même projeté. Les cinq gravures exposées au Musée de Lachine - par leur titre - font de la perception une analogie du procédé de dépistage médical : l'échographie. Dans l'espace de présentation d'un Musée, le spectateur croit pouvoir laisser son histoire au vestiaire et revêtir la blouse blanche de l'objectivité. Les Échographies nous rappellent que nous ne sommes pas de purs récepteurs, l'observation modifie l'observé, c'est peut-être notre histoire qui nous revient dans ces formes ambiguës :

à la fois rondeur du fœtus et bête de proie qui guette dans la nuit basaltique, un indécidable entre la férocité et la tendresse.

Dans toute repérage qui requiert des ondes, c'est la résistance qui permet l'écho. Il y a d'abord - pour l'artiste - le support (les plaques de bois, présentées dans l'exposition) qui constitue le premier obstacle d'où revient l'image. Pour nous, c'est à partir de l'image devant nous qu'on se prend à imaginer contre quel Mur notre regard s'est buté et d'où l'image nous revient. On décèle une ironie dans l'image qui nous permet de douter de la Présence dont elle serait la vibration lointaine. L'image n'est que résidu d'une tentative de connaître la réalité. On dira que les tentatives différentes déposent des images différentes, lorsqu'en chacune de ces images la réalité est considérée d'un angle différent, et que ces images toutes ensembles concourent à nous en faire connaître les contours.

Pérégrinations dans le temps

Mais les images de Pellerin ne permettent pas d'établir une telle convergence, elles n'alimentent pas l'idée d'un Réel intangible et absolu en dehors de toute expérience - dont dérive l'idée combien erronée et navrante d'une Nature indestructible. Dans ces images « divergentes » le Réel n'est pas déconstruit mais se dissipe tout simplement. Ce serait beaucoup de dire que le Réel - monobloc inaltérable - s'efface, faisons remarquer plutôt que les oeuvres elles-mêmes s'effritent. L'installation au Cheval Blanc présente un processus d'érosion : la tourbe jaunit, les formes creusées ont tendance à se combler, les moulages de formes animales se désagrègent et sont cassés par endroits. On s'interroge sur l'intention de l'artiste, s'il a choisi ses matériaux pour obtenir cette destruction différée. C'est à éprouver la fragilité de l'installation, que recouvriront les feuilles et puis la neige (elle sera exposée dans la cour du Cheval Blanc jusque là), que l'on se donne une expérience du lieu lui-même. Il faut visiter ce site à la lumière naturelle ou - certains l'ont fait - se prémunir d'une lampe de poche; il faut se prêter à cette découverte et se demander si ce n'est pas toujours à commencer quelque chose que l'on peut penser le commencement, si ce n'est pas avec des formes que l'on peut penser la matière?

Lorsque nous avons vu ces images, nous sommes allés au devant de quoi ? L'inconnu ? Dans le travail de Denis Pellerin il s'agit de l'Origine. Le parcours visuel implique une pérégrination dans le temps. Comme si l'artiste pouvait enfoncer l'image dans la profondeur du temps, faire appel à un travail du temps qui transforme les images tout comme le temps peut aussi composer les images, par accumulation imperceptible : la visibilité est alors relative à la densité résiduelle, à la déposition des forces dans un parcours, etc. Il y a tout ce travail de formation et de destruction qui nous échappe : dans l'infime et dans le global. La ressemblance est une aventure passagère de l'objet, les signes s'effacent, redeviennent de simples empreintes. Et l'empreinte elle-même n'est pas la marque laissée sur un sol stable d'un matériau, mais une coupe dans une dérive qui traverse le visible : c'est la minceur de la peau pour l'oeil qui regarde, sa

profondeur lorsque tout le corps est en situation. En fait ce n'est pas seulement notre histoire personnelle qui conditionne notre perception ---- mais aussi la structure du temps conventionnel, et cela - justement - c'est une autre histoire.